



Gamete Glass 1
de Jeanne
Briand, 2016

Romain Compaud/Salon de Montrouge 2017

de traduire l'engagement des jeunes artistes dans un contexte socio-économique qui n'est plus celui de la génération précitée. A l'aube du nouveau millénaire, nous héritons donc du modernisme comme d'un tas de gravats bétonnés et d'un répertoire de formes arrondies bien pratiques pour faire du skate.

Une fois dressé ce constat, on regardera plutôt du côté du synthétisme in vitro de Jeanne Briand, diplômée en 2015 des Beaux-Arts de Paris, qui présente un ensemble de gamètes en verre accompagnée d'une bande sonore faisant résonner le son qui les a façonnées. Technophile mais lucide, la génération née à l'aube des années 1990 l'est sans conteste. A l'image également de Mark Daovannary, auteur pour sa part de *Réalité*

masquée, une série de cinq photographies numériques, où les seules retouches Photoshop dessinent un double fantomatique du visage déidentifié.

Plus loin, Louise Siffert, digne petite sœur de l'Américaine Shana Moulton, introduit avec *Le Centre des organisations positives* une critique glaçante du néolibéralisme et de la tyrannie du bien-être au travail. Tandis que Soufiane Ababri offre pour sa part une réactualisation intime et sensible du queer et du postcolonialisme à l'ère de Grindr. Autant de pistes lancées aux quatre vents que l'on a hâte de voir prendre racine. Et faire fleurir sur le terreau des utopies enterrées une hybridation cosmopolite. **Ingrid Luquet-Gad**

62^e Salon de Montrouge jusqu'au 24 mai au Belfroi à Montrouge

hybrides en vue

Lieu de découverte de la jeune création contemporaine depuis 1955, le **Salon de Montrouge** donne à voir cette année les préoccupations d'une génération plus technophile que jamais.

Fondé en 1955, le Salon de Montrouge s'est au fil des ans imposé comme l'une des principales vitrines de la scène contemporaine : sans distinction d'âge ou de médium imposée, la seule condition pour candidater est de ne pas encore être représenté par une galerie. De fait, c'est essentiellement un témoignage de l'état de santé des écoles d'art françaises qu'on y déchiffre, les outsiders parvenant à se faufiler entre les mailles du filet se comptant sur les doigts d'une main.

Mais s'il a révélé Laëtitia Badaut Haussmann, Clément Cogitore ou encore Pauline Bastard, le Salon vit depuis deux ans une transition identitaire spectaculaire. Là où Stéphane Corréard, son ancien directeur artistique, favorisait la prolifération éclectique, l'arrivée aux

commandes d'Ami Barak assisté de Marie Gautier a été synonyme d'une organisation pensée en termes d'exposition.

Epuré, le Salon se visite dorénavant selon des sections thématiques. Sur place, cette partition qui ordonne les œuvres selon des titres au flou poétique s'oublie vite, mais une chose est sûre : les pièces de la cinquantaine d'artistes sélectionnés respirent, et nous avec. Au point que l'une des premières œuvres du parcours va carrément jusqu'à présenter les cimaises des lieux obstinément vides. Avec la vidéo-performance *A venir*, Romain Gandolphe, né en 1989 et diplômé des beaux-arts de Lyon, décrit quinze minutes durant les œuvres de Montrouge avant que celles-ci n'aient été installées. Réflexion sur la mémoire vivante en

plus d'une désacralisation bienvenue du monde de l'art, son show pince-sans-rire s'affirme d'entrée de jeu comme l'une des découvertes de cette édition.

Lorsqu'on s'aventure plus loin, le panorama présenté reste relativement homogène et met à l'honneur les héritiers tardifs d'une certaine scène française qui connut son heure de gloire au milieu des années 2000, portée par des fers de lance tels que Cyprien Gaillard, Adrien Missika, Wilfrid Almendra ou Raphaël Zarka qui traitaient alors de l'épuisement des utopies modernistes. Comme toute exposition donc, le Salon de Montrouge reflète inévitablement, malgré un jury qui varie chaque année, la sensibilité propre de sa direction artistique.

Ce que l'on ressent moins, en revanche, est la volonté pourtant affichée du Salon